

numéro
21

Juillet 2014 / Semestriel



10 ans! Le petit Babillard illustré

**À la recherche des traces du passé
de nos villages.**

2,50*euros

*Frais d'envoi, de distribution
ou de mise à disposition inclus.

Les inédits de la Charnie

2004-2014

Sommaire

Domage que son mari était parti à la guerre
La 3^e mi-temps avait son importance
Les garçons étaient plus sobrement vêtus
On traversait le bourg, vers un chemin caillouteux
C'était un peu Noël en été, et même mieux !
Maman lui aidait à tirer le godendard
Je vais tout faire pour pas l'avoir
Ils emmenaient ça dans les gares
Le jour de l'assemblée, ils étaient dans les champs
Il fallait manger tout
Pour la coqueluche, nous allions chercher des escargots
Vous sortez tous par la cour des filles
Ah ! la communication
Tous se connaissaient et se rendaient service
Maman lui aidait à tirer le godendard
Il a fallu la trimballer, morceau par morceau
Me sentant peut-être une âme de compositeur
L'auberge de Marie Brossard ne désemplissait pas
On a vu Coluche et Sophie Desmarest
En round, en big ou en botte



Numéro spécial anniversaire

4 pages de photos en couleurs à l'intérieur

Par **les Ateliers d'histoire de la Charnie** (en Mayenne et Sarthe)

10 ans, 20 numéros... et une belle assemblée !

Nous étions quarante-cinq convives réunis autour d'un repas simple et convivial, pour échanger des souvenirs sur la Charnie, se connaître ou se reconnaître à travers des liens familiaux ou de voisinage ou en raison de son attachement à ce petit pays. Le petit Babillard illustré est né à Blandouet en 2004. À partir de 2009, d'autres communes autour de la Charnie se sont associées à ce travail de mémoire né d'une question existentielle à l'aube de l'an 2000 : restera-t-il quelque chose de nos vies, ont-elles servi à quelque chose ? Recueil de témoignages à partager et à transmettre, le petit Babillard est né ! Pour notre journée, une « chorale » créée pour l'occasion a interprété un répertoire composé d'airs de la Charnie : *La chanson de l'eau*, pour l'inauguration du service d'eau et de la nouvelle mairie de Torcé-Viviers, le 28 septembre 1947, *Les gars de la Mayenne*, etc. et trois musiciens nous ont interprété *Les échos de la Charnie*, un air du compositeur local Jean Alvès. La conteuse Anita Tolemer nous a lu un extrait du livre du curé Augustin Ceuneau sur la forêt de la Grande Charnie, puis un *Super quiz de la Charnie* a permis à chacun de tester ses connaissances sur l'histoire locale. Tout au long de l'après-midi des diaporamas ont enchaîné les images des 31 séances photos-souvenirs et des 20 randonnées patrimoine organisées en 10 ans. Après une photo de la 1^{ère} assemblée des Charnéens, on s'est quitté en ayant l'impression de se connaître depuis toujours et avec l'envie de se revoir bientôt pour continuer... de babiller !

Martine Letourneur-Guittet



Une assemblée réussie

Les inédits de la Charnie

Pour fêter le 10^e anniversaire des Ateliers d'histoire de la Charnie et le 20^e numéro du Petit babillard illustré nous avons décidé de puiser dans les textes restés inédits faute de place. Aussi, plusieurs récits ont pour cadre Blandouët, là où tout a démarré, jusqu'en 2009. Ensuite cinq autres communes ont emboîté le pas et nous sommes sûrs que demain d'autres suivront l'exemple. Mais ce qui est magique avec le Petit Babillard illustré, c'est que quelle que soit la commune où se situe le récit, sa lecture nous ramène à chaque fois au cœur de la Charnie, tout simplement parce que nous avons la Charnie au cœur. Quelques signatures aussi reviennent, certains d'entre nous ayant écrit de longs récits, comme Suzanne Gibier. D'autres encore, comme Marguerite Montaroux, sont nés une plume à la main. Mais quelle que soit la façon de raconter la Charnie, en 10 mots ou en 10 pages, chaque témoignage est précieux, unique, indispensable. Et s'il vous est difficile d'écrire et que vous souhaitez néanmoins partager vos souvenirs, nous vous rencontrerons avec plaisir pour les recueillir et les transcrire.

Pour finir, un des textes de ce numéro n'est pas un inédit. Ne trouvant pas d'inédit dans les archives récentes du n°20, 3 générations d'agriculteurs, je me suis donc mis à écrire un souvenir sur ce thème et j'ai rejoint ainsi la longue liste des 235 auteurs qui ont rédigé, une à une, les 520 pages de notre livre d'histoire. Je l'ai fait pour combler un vide, mais j'ai surtout voulu suivre l'exemple de Josette Grandin et de Martine Letourneur qui, depuis le début où elles ont rejoint notre équipe, ont autant écrit leurs propres souvenirs que recueilli ceux de voisins ou d'amis. J'ai pris la plume aussi parce qu'il y a 10 ans, les anciens, c'étaient les autres. A l'époque ils étaient nombreux, depuis, beaucoup nous ont quittés. Qu'ils soient ici encore remerciés, sans elles et sans eux, rien n'aurait commencé. Et puis des souvenirs, même les enfants en ont, qui peuvent nous éclairer. Enfin nul n'est assuré de vivre jusqu'à 70 ans ou plus, alors autant transmettre nos souvenirs dès à présent pour éviter qu'ils ne se perdent... A chacun de nous de partager ces bribes de nos vies qui, une fois assemblées, prolongeront l'histoire d'une Charnie qui nous unit. Enfin, anniversaire oblige, le petit Babillard paraît pour la première fois avec un peu de retard. Nous savons pouvoir compter sur votre compréhension et votre indulgence.

Bonne lecture et merci d'avance de pouvoir poursuivre ensemble !

Frédéric Baudry



Domage que son mari était parti à la guerre

Arrivé à Blandouët j'ai été un peu à l'école avec M. Vallée et ensuite avec M. et Mme Marsoin. Pas très longtemps avec M. Marsouin car celui-ci était parti à la guerre. Ensuite Mme Marsoin a pris la suite de son mari. De temps en temps, le frère de M. Marsoin qui était instituteur à Torcé-Viviers venait lui donner un coup de main et des remplaçants de temps à autre. Mon passage à l'école n'a pas été une grande réussite car de mon point de vue Mme Marsouin avait du mal avec moi. Domage que son mari était parti à la guerre, cela aurait été mieux. Les punitions, j'allais casser du bois dans un hangar pour le poêle de l'école ou enlever de l'herbe dans le jardin, ou le tour de la cour. Mais comme j'étais très leste je passais par-dessus le mur pour aller discuter avec le cantonnier sur la place de l'église. Enfin j'étais assez turbulent. Pour mes devoirs la pauvre grand-mère Marie ne savait pas lire ni écrire. Cela m'arrangeait très bien. Par contre il fallait apprendre mon catéchisme par cœur avec prière tous les soirs, car j'étais enfant de cœur et disait la messe avec M. le curé qui venait de Viviers-en-Charnie. Celui-ci était gentil avec moi, il me donnait une brioche le dimanche et une petite pièce pour ma tirelire. Je sonnais les cloches le jour de baptême et de mariage. Les gens me donnaient un peu de sous pour ma tirelire. L'été un abbé Clairret venait d'Antibes en vacances à Blandouët. Je lui disais la messe tous les matins et lui donnais un petit coup de main dans le jardin, il me donnait la pièce. Tout cela sont de bons souvenirs. Arrêt de l'école à l'âge de 12 ans, car ma grand-mère ne pouvait plus subvenir à mes besoins. J'ai commencé à travailler chez M et Mme Cosson pendant 2 années. Ensuite, j'ai été travaillé chez M. et Mme Bellayer Augustine à la Bafforière pendant 3 ans et cela pendant toute la guerre. Cela était dur à l'âge de 14 ans : conduite des chevaux pour le labour, traite des vaches matin et soir, tout cela à la main. Les loisirs le dimanche de temps à autre. Cinéma à Sainte-Suzanne et cela à pied. Départ de Blandouët à vélo et valise pour Le Mans comme maçon chez M. Fronteau rue du miroir au Mans, et ensuite je suis rentré aux PTT, service des lignes de 1947 à l'âge de la retraite.



15 septembre 1945 : Félix (de son vrai prénom Zéphyrin) et Marcelle Marsouin sont au mariage de Simone Marteau et de Francis Marsouin, cousin germain de Félix.

La 3^e mi-temps avait son importance

A la création de l'Etoile Sportive de Blandouët, équipe Guy Chevreau jouait « milieu de terrain ». Ce soir du 11 juin il se souvient. Il souligne les grands moments d'amitié vécus au sein de l'ESB pendant trente-trois ans ! La sympathie entourant l'équipe, ayant engendré tant de souvenirs. Passion, motivation, persévérance, dévouement des joueurs furent les clés de cette réussite, auxquels s'ajoutait la grande générosité du fondateur M. Melot. Ce dernier veillait à tout : administration de l'ESB, organisation des déplacements, paie des arbitres, recrutement des joueurs toujours fait avec discernement, délégation des tâches matérielles telle la lessive des maillots. En effet ce fut bien M. Melot le fondateur de l'équipe, ce petit homme qui sur le terrain tournait son béret cinquante fois par match selon le cours que prenait le jeu. On le nommait amicalement « le petit père au béret de Blandouët ». Le premier capitaine fut Paul Levrard dont la vitesse de pointe reste légendaire, il vécut l'aventure



Louis Beaupied, Blandouët/Rennes



Photo souvenir lors de retrouvailles du 11 juin 2005.



de son début à sa fin avec sa femme Marie-Thérèse attachée à d'autres fonctions. Vint René Roueil, ayant pratiqué le foot à un niveau plus élevé : ce fut le second capitaine qui apporta son savoir et son expérience à l'équipe. Des principes d'organisation, de tactique, une bonne structure se mirent en place tandis que les joueurs évoluèrent là où ils se montraient les meilleurs. L'équipe désormais rigoureuse se fit respecter par ses adversaires et obtint de méritoires succès. Les frères Chevreau : Bernard et Guy, Jean-Louis Landais, Jean-Yves Dufour furent à leur tour capitaines ; saluons Jean-Yves Dufour qui sut faire le lien entre l'ancienne et la nouvelle génération. Tous permirent la liberté d'expression sur la formation de l'équipe. Le temps passa ; M. Melot fatigué, passa la main à Bernard Cudot, secondé par son frère Joseph. Ceux-ci travaillèrent dans la continuité du président fondateur. La 3^e mi-temps avait son importance, les jours fastes comme les soirs de défaite ; elle se tenait au café tenu par Marie-Jo ou au café Pilon : c'était la fête des joueurs, de leurs amis, la fête du foot. Il est à remarquer que des joueurs sollicités par des équipes au rang plus élevé dans le championnat préféraient rester membres de l'ESB par pure amitié, c'est ainsi que 90% des licences furent dues à l'ambiance réputée formidable du club. Coïncidence ? M. Melot a vécu, avec son épouse, là où Marie-Jo. le dimanche soir accueillait cette fameuse 3^e mi-temps...

Guy Chevreau, Saint-Denis d'Orques/Roumanie témoignage recueilli par Marguerite Montaroux à l'occasion des retrouvailles du 11 juin 2005.

La Charnie de place en place



Place de Blandouet presbytère et café Pilon la belle étoile.

Nous étions en juin 2005... il y a une éternité ! Troisième numéro du petit Babillard illustré. A l'époque, les Ateliers d'histoire de la Charnie n'étaient pas encore en gestation, peut-être même pas encore conçus. Toute notre activité - veillées photos-souvenirs, randos patrimoine - se limitait à la commune de Blandouet. Ce que traduit bien le thème du dossier que nous avons choisi alors : *Là où bat le cœur de Blandouet*. Toute la vie communale partait encore de la place du village pour y revenir, après avoir parcouru les chemins, traversé les hameaux et gagné les cours de fermes. Depuis, les choses ont évolué, le dernier commerce a fermé, des maisons se sont vidées et demain le car du primaire ne prendra plus les enfants au bout du chemin. D'où la nécessité de se rapprocher, jeunes et vieux, agriculteurs et gens du bourg, retraités et actifs et, au final, de relier nos villages entre eux. Car c'est ensemble et unis que nous ferons évoluer l'espace rural. A nous d'y maintenir et développer ce qu'il a d'unique : l'attention à l'autre, une capacité d'accueil et d'ouverture, un certain sens de l'entraide, le souci du voisin. Autant de valeurs que les générations précédentes nous ont léguées, même si tout n'était pas rose tous les jours et pour tout le monde. Et nous avons des outils merveilleux pour élargir ce savoir-vivre ensemble à l'ensemble des communes de notre petit pays : la voiture individuelle, le téléphone mobile, Internet... Alors allons de place en place et retrouvons ce qui a fait l'histoire de nos villages de Charnie, les joies et les peines de ceux qui ont vécu avant nous, leurs rêves aussi, puis unissons nos efforts pour transformer les utopies d'hier, en projets aujourd'hui et en réalités demain. Ecrivez-nous, appelez-nous et faisons à nouveau ensemble le prochain petit Babillard !

F. Baudry

Les garçons étaient plus sobrement vêtus



La Communion solennelle-devenue depuis profession de foi ou encore parfois fête de la foi - était dans les années 1950, tout à la fois un acte religieux, une fête de famille, un rite de passage à l'adolescence ; un certain nombre d'enfants cessait la fréquentation de l'église aussitôt après ; adultes ils y reviendraient pour se marier, baptiser leurs enfants, et pour les sépultures. C'était de toute façon un événement familial important. La préparation se faisait sur trois jours du jeudi au samedi : c'était la retraite posant comme condition l'absence de l'école, accordée sans problème. Manquer la classe sans être malade ! Une petite fête pour des enfants de onze ans... Le curé de la paroisse, à l'époque, l'abbé Fouquetet instruisait les postulants, résumait le catéchisme appris au cours des années précédentes, en l'approfondissant. Rien de bien joyeux avec ce prêtre inquiet, dispensant des prêches sévères ; nous ne comprenions pas tout. Les récréations étaient bienvenues : courtes le matin, elles se transformaient l'après-midi en longues promenades dans la campagne à la recherche de fleurs champêtres destinées à grossir les bouquets confectionnés par quelques

dames attachées à la décoration de l'église. Nous nous regroupions par affinité, nous papotons, nous vivions ensemble dans la bonne humeur croissant en approchant du dimanche. Ces jours passaient vite, si inhabituels, rompant la monotonie de la vie scolaire. A la maison, l'atmosphère devenait aussi fiévreuse. Les mamans avaient fort à faire pour le repas du dimanche qui réunirait un nombre souvent important d'invités. Les filles se préoccupaient de leur robe, en mousseline blanche, quelquefois petit bien de famille qu'il fallait réajuster à la taille de chacune. La grande affaire était le voile et la coiffure ! Très souvent la parentèle s'extasiait anticipant de quelques années « Elle ressemble à une mariée ! ». Les garçons étaient plus sobrement vêtus : ils étrennaient

Marguerite Montaroux en communicante devant l'église de Blandouet, le 19 juin 1949



un costume gris, avec à la manche gauche un « brassard » blanc. Le cierge complétait la panoplie l'après-midi. Les grands-parents, les oncles et tantes, les cousins et cousines arrivaient tôt le dimanche matin afin d'être à l'heure à la cérémonie. Vous pensez bien que l'église était remplie, avec beaucoup d'hommes « au jubé ». Les photos se faisaient à la sortie de la messe, souvent devant un sapin du Monument aux Morts ; chaque famille regagnait la maison du communicant. Les agapes pouvaient commencer : la langue de bœuf était à l'honneur, avec des volailles ou du mouton, sans oublier le dessert, les œufs à



Communion solennelle à Chemiré en mai 1963, photo prise rue Bourdon Durocher en face de l'église avec de G à D Claude Fouilleul, Michel Lego, Serge Grandin, enfant de cœur habillé en aube

la neige accompagnés de gâteau de Savoie étaient un régal ! Le communiant était placé à la place d'honneur entre ses parrain et marraine, un grand-parent de chaque famille pour les aînés - s'il avait la chance de les avoir encore. Il se trouvait bien à l'écart, loin des cousins, des conversations, des rires, comme ses voisins d'ailleurs ! Au dessert les chanteurs entonnaient leurs couplets, bien profanes « Etoile des neiges », « Rossignol, rossignol de mes amours » « Petit cordonnier, t'es bête... » (Elles

n'étaient sans doute pas si sottes puisque qu'un chanteur d'opéra Roberto Alagni en reprend un certain nombre aujourd'hui.). L'heure des Vêpres arrivait vite ; l'assistance était plus clairsemée, des hommes restaient deviser entre eux, certaines familles devaient prendre le chemin du retour. Au cours de la cérémonie on quittait l'église pour une procession partant de la place descendant la rue de Rouessé-Vassé s'arrêtant à la Croix (avec une majuscule et sans autre indication il n'en existe qu'une !) puis revenait au bourg par la rue de la Croix Hubert, ponctuée par des cantiques à la Vierge. Cette journée restait dans les mémoires, faisait date, sérieuse et festive tout à la fois. La maman bien fatiguée était sans doute la seule à se réjouir le soir venu, ayant bien rempli son rôle d'hôtesse.

Marguerite Montaroux, Blandouët/Le-Mesnil-le-Roi 78



On traversait le bourg vers un chemin caillouteux

De tout temps l'homme a marché vers des lieux sacrés, proches ou lointains. A Blandouët aussi on obéissait à cette règle, modestement peut-être, avec autant de confiance qu'ailleurs. L'endroit le plus fréquenté fut certainement « le petit saint », entendez saint Céneré près du bourg de Saulges. On allait en famille élargie les beaux dimanches d'été, on s'y rendait aussi la semaine de façon plus méritoire, volontairement on renonçait à un jour de travail pour implorer une grâce ou remercier Dieu par l'intermédiaire du saint. Céneré est venu d'Italie avec dit-on son frère Céneri ; le premier s'est arrêté dans la Grande Charnie, le second a poursuivi sa route jusqu'aux Alpes mancelles près de St Léonard des Bois. L'un et l'autre se firent ermites, hommes libres priant leur Dieu, sans grands

besoins pour eux-mêmes. Céneré fit jaillir une source qui coule toujours, été de sécheresse ou pluvieux. On partait en charrette à âne, plus tard en carriole, tôt le matin, avec son pique-nique dans un panier. Au bourg de Saulges, on se rendait à « l'hôtel » dételé l'animal, l'abriter à l'écurie en lui donnant du foin après avoir rangé le véhicule dans la cour, prenant soin de laisser de la place pour d'autres visiteurs. De là, les provisions au bras, on traversait le bourg, vers un chemin caillouteux, allant en se rétrécissant dans la verdure, en pente vers l'Erve près de laquelle se trouvait le petit sanctuaire. Un peu avant celui-ci on se procurait des cierges sous un auvent et dans le calme et le recueillement on atteignait le modeste oratoire, en grimpant un escalier dont la raideur augmentait avec l'âge du pèlerin. Les dévotions n'étaient pas très longues : on se recueillait devant la statue du saint, on buvait un verre d'eau fraîche, on remplissait une bouteille d'eau à emporter chez soi - elle servirait à asperger la maison les jours d'orage -, on déposait son offrande dans un tronc, on priait encore un peu puis on ressortait par l'issue opposée à l'entrée, par un escalier moins pentu. Peu à peu on quittait ses pensées profondes, ses désirs ou ses songes, ses préoccupations personnelles, apaisé, prêt à profiter du reste de la journée dans un cadre champêtre. Les conversations reprenaient en se rendant dans la prairie mise à la disposition du public ; l'herbe offrait table et sièges. On étalait son mouchoir avant de s'asseoir : le pantalon et la robe « de sortie » étaient à préserver ; un torchon blanc servait de nappe ; immanquablement les œufs durs étaient tirés du panier avec le pain et le fromage, et parfois le gâteau fait pour l'occasion ou la brioche achetée à la boulangerie. Combien reposante était cette pause annuelle, ressentie comme un devoir agréablement accompli. Il ne fallait pas trop s'attarder, le soir il faudrait rentrer les vaches, les traire. Avec satisfaction, on remontait le chemin, en s'arrêtant de temps à autre selon l'âge, l'état de santé. Le cheval attendait, on attelait non sans avoir pris une boisson au café hospitalier ; il était légitime « de faire gagner » le tenancier puisque qu'il avait prêté sa remise. Ce pèlerinage pouvait être occasionnel ou un rite annuel bien établi, par piété, à la suite d'un vœu. C'est ainsi que beaucoup de jeunes gens en 1914 ont promis de se rendre chaque année à St Céneré s'ils revenaient de la guerre. Certains ont tenu leur engagement, d'autres pas. J'entendis un jour une femme rabrouer son mari malade : *Tu avais fait le vœu d'aller à Saulges tous les ans si tu revenais de la guerre, nous avons parfois manqué*, ce qui signifiait : nous sommes punis de ne pas avoir tenu parole ; le vœu était promesse sérieuse, engagement personnel cependant solennel.



Un cantonnier de la Charnie, Auguste Renard, après la guerre, entre 1946 et 1950, au lieu-dit Rochereuil sur la route de la salle des fêtes de Chemiré-en-Charnie, au Pâtis au chat

M. Montaroux



C'était un peu Noël en été, et même mieux !

Quand on évoque les fêtes d'autrefois, celles qui me reviennent à l'esprit sont les assemblées et plus particulièrement celle de Torcé dans les années soixante. Le commerce de mes grands-parents Massot se situait juste en face de l'église et la place qui accueillait les forains. Dès l'âge de six ans, je passais deux semaines de vacances chez ma « mémé marraine » au moment de l'assemblée : j'étais donc aux premières loges pour assister aux préparatifs de la fête, à son déroulement et au démontage... L'assemblée, c'était d'abord le repas de famille. Malgré son magasin qu'elle laissait ouvert jusqu'à midi ce dimanche-là, ma grand-mère préparait le repas pour ses enfants, petits-enfants... (Quatorze personnes quand même !). Mon grand-père était très bon jardinier et j'ai le souvenir des premiers haricots verts ou



Martine Guittet avec sa mère. Elle tient un petit cadeau tout juste acheté chez madame Guimard

petits pois qui accompagnaient la volaille rôtie et des tartes délicieuses confectionnées par ma grand-mère.

Dès le repas terminé, on allait rejoindre la foule dans la rue. Devant l'église, se trouvait le petit manège de « chevaux de bois », plutôt moderne car on pouvait au choix s'installer dans une superbe voiture décapotable, un car, un camion de pompier... mais plus de cheval ! Madame Yvon était la maîtresse de cérémonie, parfois, sa fille la remplaçait. Elle était fan de Sheila, je trouvais d'ailleurs qu'elle lui ressemblait et je l'admirais ! Monsieur Yvon gérait les autos-tamponneuses (on disait aussi auto-scooters). Mais ça c'était le royaume des grands ! Il y avait aussi la roulotte de madame Guimard et tous ses trésors : bijoux (qui n'a pas porté cette magnifique bague coccinelle qui s'envolait parfois avant la fin de la journée, libérée des griffes qui la sertissait !), jouets (dînettes pour les poupées, balles multicolores...), friandises (sucettes à la rose ou à la violette...), cacahuètes grillées (le régal de papa *qui en profitait pour « faire le singe » et ça me faisait toujours rire !*). Monsieur Guimard tenait le tir à la carabine, royaume des chasseurs du dimanche (même si maman se débrouillait très bien) : là, je me bouchais les oreilles. Les bals étaient installés à proximité des cafés l'un sur la place de l'église, l'autre près du café Denis. Par les fenêtres de ces chaumières, les mères inquiètes pouvaient surveiller la bonne tenue de leur

filles. Et puis, il y avait le photographe qui immortalisait la jolie robe du dimanche qu'on portait ce jour-là !

Des jeux étaient organisés pour les enfants accueillis à l'école : coupe-ciseaux (ou plutôt coupe-ficelle) pour les filles et casse-pot pour les garçons. Une corde tenant des pots de terre était suspendu à l'entrée de la cour chez Métivier, forgeron-bistrotier qui possédait quelques vaches (c'est là que ma grand-mère se ravitaillait en lait frais) ; yeux bandés armés d'un maillet au bout d'un long manche, les garçons exerçaient leur force en tapant dans le pot qui laissait s'échapper un cadeau : un pigeon, un lapin... ou de l'eau qui douchait le malchanceux mais déclenchait les rires des spectateurs !

Dans le petit manège, nous avons décidé mon cousin Alain et moi d'aller dans la toupie située au centre : quel plaisir de tourner plus vite que le reste du manège grâce à la force de nos bras ! Mais on n'y est pas retourné et pas seulement parce qu'on était un peu étourdi à la sortie mais surtout on n'arrivait pas à attraper le pompon qui donnait un tour gratuit ! Pendant quelques années, il y eu une sorte de « chenille » dont les sièges étaient des... escargots (normal à Torcé !?) et de grandes balançoires-bateaux installées en face de la boulangerie sur la petite place devant chez Gendron. Ces deux attractions ne m'attiraient guère : j'ai vu un garçon se faire éjecter de la chenille-escargot parce qu'il s'était levé de son siège avant l'arrêt complet et se relever le visage en sang (ça vaut tous les discours sécuritaires !) et maman m'avait raconté un accident survenu quelques années plus tôt sur les balançoires dans les mêmes conditions. Je n'étais déjà pas très brave, ni casse-cou... en plus j'étais maladroite ou malchanceuse, alors : prudence !!!! « Grande pour mon âge » j'ai dû abandonner le petit manège (où j'attrapais trop facilement le pompon) avant d'avoir l'âge d'aller dans les autos-tamponneuse ! Heureusement, des adultes de la famille m'y ont accompagnée avant que mes cousines, Liliane et surtout Michelle, plus âgées m'y emmènent pour de folles virées ! Maman m'avait mise en garde contre ces véhicules : elle-même, jeune fille, y avait déchiré sa belle robe qu'elle avait dû faire réparer à la couturière. Grâce à la complicité de celle-ci, la mésaventure n'avait pas eu de conséquence malheureuse ; mais tout cela avait un parfum de danger. Alors que ma sœur et le plus jeune de mes cousins continuaient de tourner dans leur petite voiture décapotable, à mon tour, j'ai pu monter dans ces bolides électriques, le panty bordé de dentelles dépassant légèrement de la robe qui s'arrêtait quelques centimètres au-dessus des genoux. Je n'ai pas déchiré ma robe mais les bas filaient plus vite que les voitures sur la piste ! A la fin du week-end, on comptait nos bleus : un au genou là où se trouvait un boulon qu'on heurtait régulièrement lors des chocs latéraux, un au coude... et parfois une bosse derrière la tête, résultat d'un choc frontal suivi d'un choc à l'arrière !!! La famille, le repas, les cadeaux, *c'était Noël en été et même mieux* parce que c'était un moment de rencontre, un moment qu'on partageait avec tous ces gens qui formaient une foule joyeuse, insouciant, au son de la musique yé-yé diffusée sur les manèges ou du « musette » qui entraînait les danseurs... En quittant le petit manège pour les autos-scooters, sans en prendre conscience, j'avais quitté le monde de l'enfance pour celui de l'adolescence ! Il reste un parfum de nostalgie d'une époque où tout paraissait plus simple, plus léger...

M. Letourneur-Guittet



Maman lui aidait à tirer le godendard

Alors lorsque mon père et ma mère allaient travailler dans le bois, les aînées de mes sœurs restaient à la maison pour garder les plus jeunes, les faire manger et faire du ménage. Papa travaillait dans la coupe de bois à gauche et il y avait une grande allée dont le nom : allée Maurice jusqu'au carrefour où la route allait à gauche Blandouet et en face Chammes. Papa abattait le bois à la hache et ensuite le coupait au hacherot. Maman lui aidait à tirer le godendard et il faisait des fagots. Les basses branches, que l'on appelait la patte de bique, c'était pour nous. Lorsqu'il faisait du plard, du bois à papier, il fallait enlever l'écorce avec des râpes spéciales. Son patron était M. Barbot de Montsûrs, exploitant forestier. Il était payé à la coupe et, avant d'abattre, M. Barbot venait avec un seau de peinture rouge ou jaune marquer les arbres à abattre. Nous avons aussi les souches des anciens arbres coupés depuis des années et il fallait les arracher de terre et laisser sécher pour enlever la terre. Papa disait les culées. Nous sommes allés très tôt travailler. Papa lui allait en vélo, et nous et maman à pied. Je me souviens qu'elle avait très mal à ses pieds et les jambes pleines de varices énormes. Nous avons alors 8 à 10 ans. Nous emportions des casses croûtes, et maman nous mettait autour du ventre un grand tablier fait dans une poche de sac à patates. On le pliait et le nouait derrière, à la ceinture. Nous ramassions les copeaux de toutes les grosseurs que papa avait fait à la hache. Il y en avait des énormes. Le bois vert était très lourd, nous en remplissions nos tabliers et ensuite nous les vidions dans une très grande lessiveuse percée. On la remplissait et par chacune notre oreille nous la trainions et nous faisons un énorme tas auprès d'un chêne. Papa faisait des rames pour le jardin, en bourdaine, pour les Marie pressée ou les gros-



Ernest Brassat au godendard et Maurice Pichon à la hache, bûcherons en grande Charnie

Recueillir

*Du recueil des souvenirs de Romain Vilain,
le 5 mars 2008 à Chemiré-en-Charnie*



*à ceux que renferme une photo de la kermesse
à Saint-Léger-en-Charnie, le 4 octobre 1942*



Polisson, le cheval de Maurice Blanchard, était un pur-sang (qui a dû être réquisitionné par les allemands). Il a couru sur 2200, monté par V. Drouard, dans une course régionale lors de la kermesse organisée pour aider les prisonniers de guerre. Sur la photo, vraisemblablement des réfugiés, ainsi que la fille de Maurice Blanchard, Lucienne.

Partager

*31 séances photos-souvenirs à travers toute
la Charnie, de Saint-Denis d'Orques, ici le 5
novembre 2011. /...*



à Torcé-Viviers-en-Charnie (2010 et 2013)



***1^{ère} assemblée charnéenne, le 14 juin 2014
pour l'anniversaire des 10 ans du petit Babillard illustré***



et des Ateliers d'histoire de la Charnie



10ans!
Le petit
Babillard
illustré

Partager

à Saint-Léger-en-Charnie le 17 nov 2012

et de Blandouet. /... (De 2004 à 2010)



Transmettre

De la balade sur les routes de Chemiré, au Vieux Logis, un dimanche de 1968. /...



De G à D Jean-Claude Tribotté, Serge Grandin, Claude Fouilleul, Jean-Claude Lechat et sa copine, Jean Claude Desnos, André Renard.

au circuit du tour de la cité médiévale à Sainte-Suzanne le 21 septembre 2008



Soissons et pour les petits pois c'était du noisetier ou du bois facile à tailler et à enfoncer. Ensuite, Charles Lanoë de la Gravelle, une ferme près de chez nous allait avec son camion. Et il fallait reprendre les copeaux un à un pour les jeter par-dessus, quelques fois nous en recevions sur la tête et lorsqu'il arrivait à la maison chez nous il ouvrait le derrière de son camion (soit le tombereau), le basculait et il fallait recommencer. Remettre dans la brouette et mettre dans un coin du jardin pas très loin d'où était la chaudière pour faire la lessive. La patte de bique était coupée de la longueur sur sa bique dans le bois. Au coup d'œil il avait la longueur et ce bois était mis dans un petit grenier. En dessous de ce grenier, une minuscule petite pièce où il y avait un très vieux petit lit très ancien, en mauvais état, qui servait pour mettre le linge sale en attente de la lessive et une petite échelle de 8 à 10 barreaux. Pour mettre le bois près de l'échelle, un le passait à l'autre qui le passait à celui qui était dans le grenier. Il fallait ranger le mieux possible et boucher les trous pour en mettre d'avantage, et nous avions du mal car le bois n'était pas droit. Et nous avions souvent les mains écorchées. Ce bois servait pour la cheminée et aussi, coupé, pour la cuisinière.

Suzanne Gibier, Sainte-Suzanne/Laval



Je vais tout faire pour pas l'avoir

Le matin du certificat, j'étais en retard. Moi qui n'étais jamais en retard pour aller à l'école, là j'étais en retard et pourquoi je ne sais pas. La mère de la maîtresse, Madame Pageot venait à ma rencontre, elle m'a rencontrée à la chapelle en arrivant à Chemiré, la petite chapelle de Pivot, quand on est à Etival et qu'on vient sur Chemiré, une petite chapelle au bout d'un chemin. Elle m'a enguirlandée et ben quand j'ai vu ça, j'ai fait demi-tour, j'ai dit : « *J'm'en retourne, je vais pas au certificat puisque c'est ainsi.* » Elle descendait la côte derrière moi et puis elle appelait, fallait que je revienne. Je suis revenue quand même et je suis arrivée dans le bourg avant elle. La maîtresse disait : *Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?* J'ai pas dit grand chose et puis je suis allée au certificat. Et puis j'ai dit : *Je vais tout faire pour pas l'avoir.* Elles n'étaient pas heureuses, je l'ai eu quand même ! Monsieur Pavard nous a emmenées avec une voiture à cheval toutes les trois : la Sylvaine Pavard, la Yvette Barré et puis moi. On était toutes les trois. En revenant, il a fallu fêter le certificat. Y avait Monsieur Pavard, il nous a payé un coup de cidre, on était énervées, nous après. Le cidre nous avait un peu chamboulées. Tout s'est bien passé puisque tout le monde l'a eu. C'était rare que l'on échouait avec Mademoiselle Pageot, elle nous préparait bien. Elle m'a fait l'école et elle a aussi fait l'école à mes filles. Ma mère était dans le jardin quand je suis arrivée. *Alors tu l'as eu ?* Elle m'a posé plein de questions et je l'ai presque envoyée balader. *Je l'ai, c'est le principal. – T'as l'air ben énervée !* Je lui ai dit



Diplôme du certificat d'études de Marie Nédélec, chez qui se trouve le siège des Ateliers d'histoire de la Charnie

aussi après : *Monsieur Pavard nous a payés un coup de cidre, mais ça tourne la tête, ça.* Nous n'avions pas les résultats le jour même, mais la maîtresse nous le disait si on avait réussi ou pas. On l'avait passé à Loué. J'avais 14 ans et demi, j'avais fait une année de plus parce que la maîtresse me trouvait pas prête, j'étais un peu faible en calcul, l'orthographe tout ça, ça allait. Mais moi je n' voulais pas faire une année de plus, moi je voulais aller travailler pour avoir des sous. C'est ma mère qu'a eu raison quand même. Je suis née en 30 et j'ai eu mon certificat le 9 juin 1945. Après le certificat, j'ai été travailler : J'allais dans les fermes laver le linge, tous les jours dans les lavoirs, n'importe où. Un drôle de boulot !

Pierrette Renard, Chemiré-en-Charnie/Conlie 72

Le jour de l'assemblée, ils étaient dans les champs

Au début des années soixante, quand Michel venait en vacances chez sa tante Victoire, aux « Hérisnières », il accompagnait son oncle Edmond chez les voisins. Il se souvient des petites fermes où le cheval était encore présent (aux « Durandières » par exemple) mais aussi des exploitations



Sur le tracteur : Gustave Chandelier. A l'arrière : André Charlot et Michel Paumier. Avec leur mouchoir sur la tête : Jean Letourneur et Luc Charbonnier (un beau-frère en vacances dans la Sarthe)

plus importantes où le fermier avait investi dans un moyen de traction plus moderne : le tracteur ! Renault, chez Lelong à « Bel air », Deutz chez Porcher au « Gros chêne »... En 1965, la famille Letourneur vient habiter dans le bourg de Neuville et là, les garçons renouent avec une habitude qui leur était chère : aller chez le fermier voisin pour donner un coup de main, participer aux travaux de la ferme (foin, moisson...) surtout si celui-ci possédait des engins agricoles modernes ! C'était le cas de Gustave Chandelier, à « la Frogerie ». Tracteur Deutz, botteuse Rivière Casalis, rateau-faneur Mac Cormick, moissonneuse-batteuse Class tractée par le « 4006 ». C'est peut-être ce qui a éveillé la vocation du plus jeune des frères, Alain, qui a fait toute sa carrière (40 ans) chez Blanchouin-Aubert-Arema-Maine-Agri à Joué-en-Charnie ! Peu enclins à rester enfermés dans la maison familiale, les garçons passaient le plus clair de leur temps libre avec Gustave qui faisait office d'entrepreneur

local, l'accompagnant dans ses déplacements chez les autres fermiers de la commune. Ils partageaient donc souvent les repas, collations et potées de cidre... Comme disait « gars » Paul Blanchard en débouchant sa bouteille : « ça les gars, c'est du « pète à la gueule » ! Et si les maîtres des lieux « oubliaient » de proposer le repas à ces jeunes aides, Gustave leur disait d'aller manger à la « Frogerie ». Pas question qu'un petit gars qui bosse rentre chez lui le ventre vide ! Partis en apprentissage dès l'âge de 14 ans, Michel et ses frères passaient volontiers leurs vacances sur le tracteur ou la moissonneuse... y compris le dimanche ! Le jour de l'assemblée de Neuville, ils étaient dans les champs avec Gustave au lieu de faire la fête et rejoindre... les copines ; sauf le soir, pour le bal ! Mais, la journée avait été fatigante !!! Et un peu ennuyeuse pour les demoiselles...

Peu à peu, la fièvre de la modernisation a gagné toutes les fermes et les chevaux ont disparu du paysage. Pour les exploitants modestes, le tracteur était leur bijou. Et ils en prenaient grand soin, comme le père Baptiste à la « Mercerie » qui essayait son petit Pony avec son mouchoir de poche en attendant la botteuse de Gustave ! Au fur et à mesure



que « petit Michel » est devenu grand, il a fait de la mécanique... puis acheté un motoculteur... remplacé par un plus fort... puis un micro-tracteur *Iséki*, 13cv, équipé d'une charrue et d'un rota, remplacé par un plus fort (27cv), équipé pareillement mais doté en prime d'un godet... une mini-pelle pour finaliser les travaux de terrassement, un enfouisseur de cailloux... A sa manière, et probablement en souvenir de ces années-là, il est devenu un travailleur de la terre, fervent adepte de la mécanisation !

Michel et Martine Letourneur, Chemiré-en-Charnie

Avis de recherche !

Parfois le temps nous manque pour mettre la légende et la source de chaque photo... Merci si vous pouvez nous aider à identifier cette petite conductrice !



Mon premier tracteur



Ils emmenaient ça dans les gares

Mon père était bûcheron jusqu'au printemps et en plein été, il allait dans les fermes. Quand il était bûcheron, ma mère allait l'aider et moi je venais aussi dans les bois, ils ne me laissaient pas toute seule. Alors je me plaisais beaucoup avec les charbonniers. Leur petite cabane qu'ils faisaient en terre, je me plaisais là-dedans. Je disais toujours *Je me marierai avec un charbonnier*. Ils m'ont fait faux bond, y en avait un qu'avait une fille, il s'appelait Marchais et les autres étaient tout seuls. Monsieur Bèche était là, il était tout seul et il y avait monsieur Priol, lui il avait sa maison à l'étang de Trompe-souris. Monsieur Bèche était tout seul et cet homme là, je me plaisais avec lui. Il venait souvent le soir chez nous à la veillée. Le charbonnier transportait son bois et faisait ses meules. Il laissait un trou dans la meule pour que la fumée sorte par le haut et c'était tout bien rangé, fallait avoir le coup pour arranger le bois comme ça. Après, ils allumaient en dessous et le fourneau mettait du temps à brûler. Tout le temps que le feu brûlait, il restait là, il avait sa cabane, ses ustensiles, ses casseroles toutes noires parce qu'il les mettait directement sur la braise. Je le suivais, je l'aidais, je transportais le bois pour faire les stères de mon père, j'n'étais pas toujours avec le charbonnier quand même. J'avais 10 ans. Monsieur Marette était charbonnier aussi. Quand c'était tout brûlé, des hommes venaient chercher le charbon et le mettaient en sacs. Ils emmenaient ça dans les gares. Il y avait à peu près 4 charbonniers sur Etival. Chacun faisait ses meules. Quand les meules brûlaient, en attendant ils recoupaient du bois pour en refaire d'autres. Ils faisaient aussi un petit jardin sur les anciennes meules et ça poussait ! Il y avait une grande circonférence tout de même et ils avaient des beaux légumes, la terre dans les bois, c'était comme du terreau et ils n'avaient pas de mal à bêcher parce que c'était souple. Marette travaillait sur la route de Sillé après les champs de Lego, la petite allée qui descend à la rivière, il était là à gauche. Il avait une cabane en espèce de tôle, c'était déjà plus moderne, il avait un poêle et faisait chauffer le café dessus, alors que les autres le faisaient sur leurs braises. Ils nous faisaient des fricassées de champignons hum ! Ils connaissaient les champignons, les charbonniers !! Je m'y plaisais bien mais c'n'était pas le métier que je voulais faire.

Une autre famille de charbonniers, de l'autre côté de la Grande Charnie



René Brassé



Ernest Brassé



Renée Paris et Augustine Brassé

P. Renard



Il fallait manger tout

Lorsque nous étions jeunes nous allions le jeudi après midi où il n'y avait pas de classe, car le jeudi matin c'était le catéchisme à l'église, alors l'été nous allions à plus de 4 kms à l'entrée du Monty chez Gesbert du Bignon des Landes chercher du baratté - désormais on dit babeurre - avec un vieux landau.

Alors arrivés à la ferme, c'était là où maman pressait le beurre chaque semaine, nous allions avec la fille de la ferme à la cave. Elle prenait une louche et un verre et nous commençons à boire plusieurs verres et ensuite nous remplissons nos litres. Et elle prenait toujours une cuillère avec un manche en bois qui passait dans le goulot de bouteille car elle laissait toujours des petit morceaux de beurre et pour qu'ils rentrent dans la bouteille enfoncez avec le manche. Et le soir nous savions que notre repas c'était des pommes de terre cuites à l'eau que nous épluchions et que nous écrasions avec notre fourchette et remplissons avec le lait de baratte ou avec du pain. Mais le beurre nous ne l'apportons pas. C'était en carriole le père et la fille, ou elle en vélo avec son panier, mais avant qu'il ne fasse chaud le matin. Nous mangions aussi la bouillie de carabin, farine de blé noir cuite à la marmite et pour finir devant le feu de la cheminée. Il fallait remuer sans arrêt pour que cela ne colle pas et on en mangeait une ou deux louches que l'on mettait au fond de l'assiette avec du lait dessus jusqu'en haut. Le reste de la bouillie était mis dans un plat creux et le lendemain. On le mangeait coupé en tranches assez épaisses avec du beurre dans la poêle et bien dorée de tous les côtés. Il y avait aussi les sardines salées, cuites sur la braise sur un grill spécial. Nous avions une sardine pour deux, alors celui qui avait la tête un jour, la fois d'après il avait la queue avec du pain et du beurre. Et puis il y avait des châtaignes qu'on allait ramasser à la Châtaigneraie chez Du Dukey, aux Chauvinières. Lorsqu'il allait à la forge, il arrêtait chez nous et disait aux parents : *vous pouvez aller chercher les châtaignes elles sont tombées et mûres*. Là-bas, c'était en butte, et elles se retrouvaient en bas. Nous remplissons de grands sacs, mais les bogues piquaient dur. Nous avions longtemps des piquants dans les doigts.



La butte aux châtaigniers, au-dessus du plan d'eau des Chauvinières

Quand maman faisait plein sa marmite de soupe, nous en mangions le midi. Pour économiser et avoir moins de travail elle préparait 2 souprières ensemble. Des souprières en grès avec des couvercles. Elle mettait du pain, le plus dur, coupé fin, le bouillon dessus, mettait le couvercle et glissait la souprière dans le pied du lit entre la couette et la paillasse, bien à plat et bien droit, le tout recouvert avec draps couvertures et couvre-pieds. Le soir pour le repas la soupe était chaude. On la mangeait sans la réchauffer. C'était des habitudes du temps passé. Ou encore le soir, c'était des pommes de terre cuites à l'eau et en vinaigrette avec des oignons et de la salade de saison : scarole ou cornette, la mâche sous les pommes de terre. Moi je n'aimais pas les oignons alors je ne voulais pas en manger. Maman disait : *Tu mangeras mieux demain* et j'allais me coucher sans manger ou mon pain sec. C'était très rare, mais il fallait manger tout.

S. Gibier

Pour la coqueluche, nous allions chercher des escargots

On appelait le docteur très peu, que pour une urgence, pas de sécurité sociale. La femme du docteur faisait les pommades et les sirops et lui les piqûres, soignait les plaies, recousait. Il n'y avait rien pour empêcher de souffrir. Lorsque nous avions mal à la gorge nous allions chercher des pointes de ronce que l'on faisait bouillir pour se gargariser la gorge. Pour les panaris ou maux blancs nous allions chez le boulanger demander du levain, il avait l'habitude. Nous le mettions avec de l'oignon de lys, la partie qui est en terre, nous l'écrasions et mélangions avec le levain et le mettions autour du doigt avec un chiffon pour servir de bande. Les fleurs de lys dans de l'eau de vie servaient pour les plaies. Lorsque nous avions la diarrhée nous allions dans le vieux mur du jardin chercher une très grosse pointe, la plus rouillée possible. On la mettait à rougir dans la braise et on la trempait dans du vin rouge, puis nous remettons la pointe dans le mur. Et pour les phlébites, on prenait des sangsues dans la vase d'une mare et une dame, qui faisait les piqûres, venait la mettre sur l'endroit le plus noir de la jambe. Elle buvait le sang mauvais et tombait seule et la mettait dans un bocal avec du gros sel à dégorger. Il y en avait toujours 2 ensembles, 1 pour le matin, 1 pour le soir et une fois la personne guérie elle était remise dans la mare. Pour la coqueluche, nous allions ramasser dans un seau des escargots, des petits gris, que nous lavions je ne sais combien de fois avec de l'eau propre du puits. Ensuite on les égouttait bien et dans

un très grand pot en grès nous les mettions avec du sucre cristallisé dessus, une bonne hauteur. Il fallait secouer le pot très souvent car les escargots bavaient avec le sucre et au bout de 24 heures nous enlevions les escargots. Dans une taie d'oreiller nous vidions le contenu du pot pendu au dessus d'un seau attaché au volet à une pointe. Nous mettions le jus en bouteille. C'était très efficace, et j'en avais parlé avec mon docteur qui m'a dit : *Je vous crois car moi je prescris du sirop qui vient de cela et se trouve en pharmacie.* Et pour les yeux, les petits artichauts en plante grasse qui poussait sur les puits. Pour les verrues une herbe qui pousse dans les vieux murs et qui fleurit jaune. Lorsqu'on la casse, du jus jaune en sort qu'on applique sur les verrues. A l'école, une ancienne infirmière de l'armée venait nous faire des leçons de secourisme et d'hygiène. Nous savions faire des cataplasmes et des sinapismes avec de la moutarde, mettre les ventouses, mettre des attelles pour entorses ou autre, les pansements. Et pour les noyés et asphyxiés : la position, le bouche à bouche.



Petit gris, encore vert

S. Gibier



Vous sortez tous par la cour des filles

La guerre finissait enfin. A Blandouët ; les prisonniers étaient rentrés. Les autorités voulurent les honorer et fêter la paix revenue. La cour de l'école des garçons fut transformée en salle de spectacle avec scène et gradins. Mon père travaillait à l'installation avec les autres artisans. En classe la maîtresse avait fermement ordonné : *Vous sortez tous par la cour des filles.* J'en avais l'habitude ! Un soir, mon père avait terminé à l'heure de la fin des classes et m'attendait : *Viens on va rentrer !* ; presque à regret je lui pris la main et traversai cette cour des garçons, fière malgré tout d'avoir transgressé l'interdit. Le dimanche se tint une cavalcade ; les chevaux enrubannés de tricolore portaient sans peine leurs cavaliers d'un jour. Papa montait Kermène, la fine ponette de Monsieur Ernest Pilon, des Crosneries. Les hommes furent si heureux qu'ils décidèrent à l'arrivée du nouveau curé, le père Constant Fouquenet, à l'automne suivant, de reprendre leurs montures et trottèrent dans la bonne humeur vers Chammes. Quelle surprise pour le jeune prêtre, pédalant en soutane, de rencontrer la joyeuse bande ! A l'arrivée, très sérieux le père Fouquenet serra la main de tous les membres de son escorte.



Cavalcade en l'honneur du retour des prisonniers en 1946 à Blandouët

M. Montaroux



Ah ! la communication

Le 20 novembre, je téléphone à ma fille habitant un hameau d'une trentaine d'âmes, en bordure de la Charnie. Je lui dis que j'ai vu dans les faire-part du 17 que sa voisine madame Bourgault était décédée. Elle est toute étonnée et retournée car elle n'est pas au courant. Par contre, elle me raconte qu'elle a appris que la chienne de la voisine d'en face avait fait une fugue et que c'était une « affaire d'état ». Comme quoi les potins ça marche.



Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie

Les potins



Tous se connaissaient et se rendaient service

Nous avions une tante qui était dans un herbage à Vaiges. Elle était bien aimée et 1 ou 2 fois l'hiver elle faisait une veillée où elle invitait des jeunes et des voisins. Elle faisait un repas et prenait un gars qui jouait de l'accordéon. Elle faisait la soupe avec des poules, pot-au-feu, légumes, fromage et salade et, plusieurs jours à l'avance, elle faisait dans le four de sa cuisinière des petits gâteaux de sa fabrication maison, comme des petits cakes avec des moules en cœur ou autres et elle les mettait, bien enveloppés dans des linges bien propres, dans une boîte en fer. Après manger, les



Cakes en cœur

tables poussées sur le côté, on s'asseyait sur des bancelles ou des chaises et tout le monde dansait en chantant. Le tonton, lui, se promenait avec sa cruche et son cidre pour payer à boire. Du cidre nouveau et vers 3 ou 4 heures du matin, les plus près rentraient chez eux au clair de lune. Alors elle enlevait de ses lits les couettes pour les mettre par terre, et des jeunes allaient même avec un couvre-pied ou une couverture dans la grange. Mais à cette époque il y avait plus de respect entre les gens et tous se connaissaient et se rendaient service. Nous, de Sainte-Suzanne, alliés à 5 ou 6 à pied, 12 kms environ, et pourtant nous prenions des raccourcis à travers chemins et prés. C'était une autre vie il n'y avait pas beaucoup de moyens de transport.

S. Gibier

Il a fallu la trimballer, morceau par morceau

La première horloge que j'ai achetée, je l'ai eu à une vente aux enchères pour rien du tout, quand je vivais dans un cottage sur les landes dans le nord d'Angleterre en 1975. L'horloge ne marchait pas et je n'avais même pas de clé pour la remonter.



L'horloge américaine



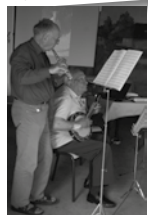
Alors, je ne sais pas comment je suis arrivée à garder cette horloge car j'ai beaucoup bougé, Jusqu'au jour où j'ai mis une clé dans cette horloge et elle marchait parfaitement. Je l'avais possédée pendant au moins 15 ans avant de comprendre qu'elle fonctionnait très bien. Elle est américaine et très ancienne. Je me demande quels voyages elle a pu faire pour arriver dans le nord de l'Angleterre sur les landes. Ensuite, elle m'a suivie en Allemagne et maintenant elle est ici. Il y a aussi une belle comtoise qui a été achetée en mille morceaux. Pour la transporter ici de Paris, il a fallu la trimballer, morceau par morceau, pendant plusieurs mois - ma voiture n'était pas en aussi bon état pour faire le trajet. Après, la comtoise a été rassemblée, et elle fonctionne très bien. J'ai aussi une petite horloge chinoise que j'ai trouvée chez Emmaüs pour rien. Je l'adore. Elle a une sonnerie comme une poubelle qui tombe, c'est moche comme tout, mais je l'adore. Mais la plupart de mes horloges sont vraiment de la région. Je me rappelle qu'aussi tard que les années 70, il y avait toujours des horloges comme ça dans les maisons et tous les vieux cafés dans les villages. Maintenant ces vieux cafés avec leur caractère si beau et simple ont disparu. Et si on voit des horloges chez les gens, elles n'ont pas le droit de faire le tic-tac ou de sonner, car les gens modernes ont décidé qu'ils ne supportent pas ce « bruit ». Il y a des horloges qui n'aiment pas d'autres horloges, et qui refusent de fonctionner quand elles sont dans la même pièce que les horloges qu'elles n'aiment pas. Mais si on les bouge, les met ailleurs, elles fonctionnent. Au début je ne croyais pas ça, mais maintenant je dois constater que c'est vrai. Il y a une horloge à l'étage qui ne voulait absolument pas fonctionner en bas avec la comtoise ou avec d'autres horloges - j'ai essayé de la mettre sur tous les murs sans succès. Maintenant je l'ai mise toute seule et elle marche très bien. Il y a une autre chose que je ne comprends pas, quelque chose très curieux. Comme vous savez, il y a des horloges que l'on remonte tous les 4 jours, d'autres que l'on remonte tous les 5, 6 ou 7 jours, donc, à des jours différents de la semaine. Mais, curieusement, quand elles s'arrêtent, il y a beaucoup d'entre elles qui s'arrêtent à la même heure exacte. Alors là, je ne comprends jamais. Parfois je pars d'ici pendant un bon moment, et quand je reviens, je retrouve, par exemple, quatre ou cinq qui se sont arrêtées à 8:20. Et ça a toujours existé ! J'ai remarqué ça pour la première fois, il y a 20 ans et ça tient la route. C'est peut-être la force des choses, mais je pense qu'il y a quelque chose de mystérieux quand même. Même si je ne suis pas superstitieuse.

Jill Culiner, Saint-Jean-sur-Erve



Me sentant peut-être une âme de compositeur

En l'année 1948, le prêtre de la commune où j'habitais préparait une pièce de théâtre pour la semaine des rameaux et la pâque. Un petit orchestre de bénévoles avait été constitué. J'avais remarqué que le violoncelliste était de mon âge et je prenais plaisir à le regarder jouer de son instrument avec une aisance toute particulière, un instrument qui me semblait chanté et parlé à la fois. Un soir, après la répétition, le jeune violoncelliste me dit : *ça te plairait de faire de la musique ?* Je lui réponds : *oui*, il se présente : *je m'appelle Pierre, et toi ? Jean*. C'est ainsi que Pierre me confia un solfège et une théorie de la musique,



Jean Alvès et Philippe Eon, deux anciens de la Baguette d'argent jouent pour l'anniversaire des Ateliers d'histoire de la Charmie

avec l'accord de mes parents, maman en profitant pour me faire les éloges de son cher Papa disparu, musicien et mandoliniste. Après 2 ans de solfège, de dictées musicales et de théorie et de batterie-fanfare pour l'assouplissement des poignets j'avais déjà une bonne idée de ce qu'était la musique, mais j'en avais assez d'entendre toujours ces rythmes de marches militaires et me sentant peut-être une âme de compositeur l'idée m'est venue d'écrire une valse pour clairons et tambours, la valse de l'étoile (du nom de la société l'étoile sportive des championnes d'Argenteuil). Je la fis apprendre à mes camarades de la fanfare, à l'insu du chef de musique, en mettant le secrétaire dans le coup. J'ai dirigé cette valse le jour de la fête de la société au grand étonnement du président et du public. Par précaution j'avais dédié cette première composition au chef de musique ! Plus tard, un jour un ami trompettiste me tendit un paquet rond et long de 30 cm environ en me disant *tiens j'ai pensé à toi ; j'ouvre le paquet et là je découvre une merveilleuse baguette chromée qui m'a laissé pantois, je lui dis merci et très simplement : Jean-Pierre : ma prochaine composition s'appellera « La Baguette d'Argent. »* La baguette d'argent a connu un grand succès. Elle a été jouée au moins 200 fois par nos 2 sociétés. Par la suite j'ai travaillé dans l'industrie et le commerce et je suis devenu compositeur amateur



et lors de la séance photos souvenirs Torcé-Viviers 16 mars 2013

pour un peu tous les genres de musique, mais principalement pour le violoncelle sur les conseils de Pierre, mon ancien professeur et toujours ami, aujourd'hui retraité de l'orchestre national de France. Sur 40 morceaux, j'en ai composé 6 avant de quitter la région parisienne pour venir prendre ma retraite à Torcé-Viviers où mes enfants me poussaient à venir les rejoindre. Je pensais m'y ennuyer mais sitôt installé, en octobre 1995, j'intégrais la chorale de la commune puis celle de l'église. Lors d'un Noël, le père Eugène Meignan m'a demandé d'accompagner la messe de minuit. J'ai joué *Sainte Cécile, Sainte Lucie*. Antoinette Gendron, une voisine qui l'avait entendu, m'a demandé d'en prendre des extraits pour faire un hymne pour la future paroisse Saint-Barnabé-en-Charnie. Il a été joué en 1997 pour le départ du père Meignan et en juin 2001 lors de la bénédiction de la paroisse où j'ai remis un exemplaire de la partition à Monseigneur Armand Maillard. Plus tard, en 2000, le maire, Maurice Pilon a incité la création d'un orchestre. Nous nous sommes retrouvés à 16, et nous avons créé... la baguette d'argent ! J'ai dirigé pendant trois ans, avant de tomber gravement malade. Une nuit, à l'hôpital, j'avais rêvé d'un banjo et pour mes 70 ans, en 2004, mes neveux et nièces, toute la famille, m'en offrent un ! Je continue de composer et de jouer pour des mariages, des baptêmes et aussi à la maison de retraite de l'Oriolet à Vaiges. C'est le violoniste Yves Rochard de Thorigné qui m'a demandé de venir. Je continue aussi à travailler pour mes chers violoncellistes *des conservatoires de Paris 11 et Versailles qui sont venus en stage à Torcé-Viviers en février 2008. J'avais fait connaissance du maître de stage, Frédéric Borsarello, violoncelliste international. Après beaucoup d'hésitations, j'ai décidé d'aller le rencontrer pour lui présenter une de mes compositions qu'il regarde avec beaucoup d'attention. Me disant, je ne savais pas qu'il y avait un compositeur à Torcé, on va vous la jouer vendredi, serez-vous au concert ?, je me suis demandé si je n'étais pas en train de vivre un rêve éveillé. J'ai ressenti un immense bonheur, quand j'ai entendu dans toute son intégralité ce que j'avais écrit en pensant que j'avais eu de la chance de rencontrer un homme de grand talent, devant lequel je me sentais très petit et en même temps remarquant sa très grande humilité. Je lui donne une ou deux fois l'an une nouvelle pièce. J'ai appris par la suite que Frédéric Borsarello, avec qui nous sommes devenus amis, rêvait de promouvoir le violoncelle dans notre belle Charnie. Je pense que la musique est le trait d'union entre les êtres humains et aussi un langage universel. Le la est la note étalon, son diapason a le même son dans le monde entier.*

Jean Alves, Torcé-Viviers-en-Charnie (53)



L'auberge de Marie Brossard ne désemplissait pas

Le 5 avril 1895, Madame Augustine Brossard marchande demeurant à Etival-en-Charnie, commune de Chemiré-en-Charnie, épouse divorcée de M. François Plumas, ainsi qu'elle le déclare loue les bâtiments de l'ancien moulin de l'abbaye d'Etival, le pré de l'Audiennes et l'étang de la Braye cadastré sous le n°204 de la section A. pour une contenance de huit hectares-vingt-six ares à Monsieur Adolphe Mauny propriétaire domicilié au Verger, maire de la commune de Viviers-en-Charnie. Le bail de location est établi par maître Niepceron, notaire à Sainte-Suzanne, pour un loyer de quatre-cent-



Le café-hôtel du Croissant à Chemiré-en-Charnie

vingt francs l'an. Avec autorisation du propriétaire d'empoissonner, de pêcher l'étang une fois l'an et d'en faire le commerce de poisson, elle pouvait également faire à ses frais, un ou plusieurs réservoirs à poisson. En réalité, elle en fit cinq de taille différentes, dans le pré de l'Audiennes qui se trouve à la queue de l'étang, dans le virage à gauche en arrivant à Etival, au lieu-dit la pêcherie près du petit pont Hamon. La première pêche de l'étang de la Braye organisée par Marie Brossard eût lieu début février 1896 à Carnaval, la vente du poisson du vendredi au dimanche gras de la mi-carême. Après avoir été pêché, le poisson était transporté dans des caisses en bois, avec des voitures à chevaux jusqu'à la pêcherie. Là, il était trié par catégorie, à savoir : tanches, carpes, perches et petit peuple, ensuite déversé dans les réservoirs, alimentés en eau fraîche par le ruisseau. Bien organisée, la pêche de l'étang de la Braye devint de plus en plus importante au point d'être la grande fête pour les habitants d'Etival et de toute la région. La publicité se faisait à l'époque par voix de presse et d'affichage, dans un rayon de cinquante kilomètres, un public nombreux se déplaçait pour venir acheter le poisson tout frais pêché. L'auberge de Marie Brossard ne désemplissait pas. On y servait à longueur de journée des boissons variées et du poisson frit à la poêle au feu de cheminée. Vers 1920 l'auberge d'Etival ayant fermé, c'est Madame Vilain, cafetière à Chemiré-en-Charnie *Hôtel du Croissant* qui se rendait à Etival pour assurer la vente de la friture et des consommations de premier choix. La fête se terminait le dimanche soir, une chaumière installée dans la route près du café-auberge permettait de danser tard dans la nuit. Cette coutume perdura jusqu'en 1950 date du décès de ma grand-mère Plumas-Archambeau. Elle s'arrêtera définitivement dans les années 60 après avoir été reprise en partie par madame Marie-Olive Plumas.

François Plumas, le 20 février 2005, Chemiré-en-Charnie/La Suze-sur-Sarthe 72

On a vu Coluche et Sophie Desmarests

Coluche et Sophie Desmarests



Moi je réparais les meubles et Nicole les nettoyait les astiquait. On en a fait des mètres cubes de meubles anciens ! Quand on a déménagé, le magasin faisait 27 m de long, il y avait que des comtoises, d'un bout à l'autre du mur. André Lemesle qui m'aidait à déménager m'a dit comme ça : *et ben dis donc, tu n'as des soldats chez toi !* J'en ai manié des horloges, les antiquaires venaient m'en chercher 5, 6, 7, 8. On en vendait aussi. On avait un magasin sur la route avec un grand panneau scellé dans le mur et un autre sur la route. Il y avait aussi des particuliers qui venaient en acheter. On a vu Coluche, Sophie Desmarests qui venaient acheter des meubles. Coluche est venu avec sa salopette, Sophie Desmarests, elle, elle s'est nommée. On recevait beaucoup de monde, Le dimanche c'était souvent des promeneurs qui



venaient faire un tour mais pas des acheteurs. J'ai gardé cette comtoise parce qu'elle a un mouvement rotatif avec des personnages qui se balancent on en voit pas beaucoup. Et il y avait des horloges qui portaient le nom de Leduc, Saint-Denis d'orques.

Gustave et Nicole Talois, Saint-Denis d'Orques, avec la complicité de Jacqueline Fouchard 25 octobre 2011



En round, en big ou en botte

J'étais dans le potager, simplement pour le regarder, à une heure où il faut éviter de toucher aux légumes et aux baies ainsi qu'aux fleurs qui rehaussent de couleur, ça et là, les planches et les rangs de vert différents. Est-ce être parce que je n'étais pas pris par une des nombreuses tâches potagères qui se succèdent à la veille de l'été, mais je fus interpellé par un bruit mécanique, remontant du Treulon vers le bourg, à la faveur d'un léger vent de nord-est. Un bruit cadencé, pas ce ronronnement continu d'une machine que l'on entend habituellement dans les champs. J'arrêtais de parcourir les allées et, prêtant un peu plus attention, je finis par comprendre qu'il devait s'agir d'une botteuse. Alors le bruit s'estompa et laissa la place à un flot d'images, celles de prés fraîchement fauchés ou d'autres déjà andainés. D'autres, aussi, de petites parcelles où filait une pirouette avec sa traînée de poussière s'élevant dans un ciel où menaçaient encore des nuages de pluie. Et puis, le soir venu, le calme revenu, le volume et l'ombre tranquilles des bottes encore couchées ou qu'on avait déjà rapprochées les unes des autres et relevées pour qu'elles prennent moins l'eau si la pluie venait à tomber avant qu'on ait eu le temps de les charger et de les rentrer dans les granges ou les ranger sous les hangars. Dans quelques semaines les troupeaux reviendraient paître à moins que l'on tente le coup de faire du regain, puisque l'été s'annonçait plutôt frais et humide. Sur ces images est venue se poser celle de la silhouette et du sourire de notre cantonnier que tout le monde appelait pépé Jojo. Je le revois cheminant le long des bernes vicinales derrière le tracteur et la botteuse d'Auguste Plu. A cette époque les cantonniers avaient souvent une petite ferme, une ou deux vaches et je crois qu'il était d'usage que le foin des bernes revienne à ceux qui passaient une bonne partie de l'année, de leur vie de travail, à déricer les haies ou à curer les fossés. Aujourd'hui on broie l'herbe des talus, en commençant le long des grandes routes pour finir par la voirie des petites communes. Si bien que l'herbe bouche les buses et que les intersections de routes mettent du temps à être dégagées. Le foin sert-il encore ? Il me semble que le développement du fauchage volontairement tardif des bords de route (1) engagé il y a quelques années traduit un nouveau regard sur ces vestiges de « prairies naturelles » que sont les talus routiers. Bon ou mauvais signe ? Mauvais car il signifie que la biodiversité et les espaces naturels sont menacés, bon puisqu'il prouve que l'on a pris conscience du danger, de la nécessité de modifier nos comportements et d'aller vers des pratiques raisonnées. J'ai regardé le round-baller de foin dans la parcelle qui touche le potager puis je suis descendu vers le Treulon. Dans une prairie, en bordure du ruisseau, les bottes d'autrefois étaient bien là, éparpillées comme des morceaux de sucre tombés du ciel. De retour à la maison, je suis allé chercher l'article que j'avais découpé il y a quelques temps dans *Ouest-France Passer à l'herbe, c'est changer de métier* (2). Je l'ai relu et je me suis dit que c'était bon, peu importe qu'il soit en round, en big ou en botte puisque le foin et la prairie reviennent ! Voilà à quoi peut faire penser le bruit d'une botteuse, perçu du fond d'un potager...



Le père de Serge Grandin passe la faneuse, viendra la pirouette



Big,



et small

Frédéric Baudry, Blandouet

(1) www.lamayenne.fr/fr/content/download/4087/.../Plaqueette_fauchage.pdf

(2) *Ouest-France* 26-27/04/14, rubrique agriculture

Et pour ne rien perdre !

A la bouquinerie *L'ancre du hibou*, à Sainte-Suzanne, vous pourrez vous procurer les anciens numéros du petit Babillard illustré à partir du n°10. Complétez votre collection, offrez-les à votre famille, à vos amis !

Antoine Beaclair 06 29 91 47 04 - 6, rue Fouquet de la Varenne



Du rire aux larmes

Une enfance en Charnie, du rire aux larmes

Petites bêtises, grosses frayeurs, ennui, joie, rêveries etc. Le prochain dossier du petit Babillard illustré vous invite à vous rappeler votre enfance, à la ferme ou dans les rues du village, les journées passées à l'école, les heures passées dans les bois et les champs et à faire revenir dans vos mémoires le souvenir de blagues, de tours, de farces, entre copains ou aux adultes, les fous-rires ou les frayeurs enfantines.

Partons donc à la recherche de ces moments riches en émotions, des lieux où nous aimions jouer, où nous allions rêver, des personnes qui nous ont marquées, tous ces à jamais gravés dans nos mémoires. A l'heure où les jeux sont virtuels et solitaires, assis devant un écran, un casque sur les oreilles, réveillons pour nos lecteurs le craquement de la branche qui a trahi notre présence, la chute dans une mare bien odorante, toutes les espiègleries et les courses effrénées pour échapper aux coups et aux jurons lancés pour essayer de rattraper le petit chenapan ou la petite chipie que chacun de nous fût un jour !

Les dernières brèves de la Charnie

Manuela Cochard a pris le relais de Séverine Drouard « Au Neuvillettois », Multiservices toujours situé 2, rue de la mairie 72140 à Neuvillette-en-Charnie (02 43 88 41 89). Vous trouverez comme avant le petit Babillard illustré et plein d'autres choses, en plus d'un bon accueil !



C'est lundi à Neuvillette-en-Charnie, Manuela prépare la semaine pour vous



Charnie, côté Mayenne, le n°106 de la collection *Les cahiers du patrimoine* est consacré à Sainte-Suzanne et aux villages de l'ancienne communauté d'Erve et Charnie. Cet ouvrage, richement illustré, est le fruit du travail d'inventaire effectué durant 5 années sur le patrimoine, militaire, rural - agricole et industriel, et sur les édifices et le mobilier religieux de ce petit pays par les chercheurs Christian Davy et Nicolas Foisneau.

Sainte-Suzanne, un territoire remarquable en Mayenne, Editions 303, collection *Les cahiers du patrimoine*, n°106, avril 2014, 379 p. 30 EUR.